

DEMATERIALIZATION DE LA LANGUE ET SOCIETE

Patricia Dahan
Liège, mars 2013

Dans la postface au séminaire XI Lacan dit que l'école procède à une dématernalisation de la langue. Cette postface a été écrite en 1973, elle est donc contemporaine du séminaire *Encore* où Lacan développe le concept de *lalangue* écrit en un mot. *Lalangue* c'est la langue dite maternelle, celle dans laquelle l'enfant baigne dans les premiers moments de sa vie.

Ce dont je voudrais parler aujourd'hui c'est du rapport entre *lalangue* et le langage. Le langage par rapport à *lalangue* a une fonction d'unification il peut être partagé par tous, tandis que *lalangue* est une langue propre à chacun, ce qui nous amène à considérer les langues dans leur multiplicité. Cependant, à l'école comme dans la société il est nécessaire, pour favoriser les échanges, de partager un langage commun.

Mais comme le dit Lacan dans *Encore*, le langage est « toujours hypothétique au regard de ce qui le soutient à savoir *lalangue*.¹ » Je voudrais mettre l'accent sur le fait que on ne peut pas parler du langage sans tenir compte de *lalangue* et sur le fait que le langage aussi bien que *lalangue* sont indissociables du sujet. Ce point est important si on remarque que dans l'histoire, pour imposer un pouvoir politique, des colonisateurs, des dictateurs, ont tenté de faire parler à des sujets une langue qui n'est pas la leur. Mais l'histoire a montré aussi qu'une langue ne peut jamais s'imposer définitivement au détriment des autres langues, même si ces tentatives peuvent avoir des conséquences à long terme et être très destructrices pour les populations concernées.

Lacan en est arrivé à la conclusion que la seule racine commune à toutes les langues c'est l'impossible du rapport sexuel, le langage supplée à cet impossible qui ne peut pas se dire. D'autre part dans sa construction même le langage exclue la possibilité d'un métalangage. C'est à dire que si on se réfère à la définition du signifiant donnée par Lacan : un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant, cela implique que le signifiant est toujours différent de lui même, et de ce fait qu'il n'y a pas d'univers fermé du langage qui aurait une signification unique et absolue.

Avant d'aller à l'école, avant d'apprendre à lire, le petit enfant baigne dans *lalangue* dite maternelle. C'est une langue que l'enfant n'apprend pas, une langue dans laquelle ses affects sont directement exprimés, elle n'est pas faite pour le dialogue, elle n'est pas faite pour communiquer. D'où la nécessité de dématernaliser la langue pour favoriser les échanges économiques, culturels et politiques dans la société, d'unifier les langues pour que tout le monde parle un langage commun.

Mais si le concept de *lalangue* n'est arrivé dans l'enseignement de Lacan qu'au début des années 70, depuis « Fonction et champ de la parole et du langage » il a remarqué qu'il y a de l'équivoque dans le langage, que ce n'est pas un hasard si il existe des homophonies entre deux et d'eux ou bien pas (la négation) et le pas. A partir du séminaire *Encore* Lacan reviendra sur ces équivoques du langage pour dire qu'elles sont issues de *lalangue* dont est fait le langage, et que de ce fait le langage nous apprend quelque chose sur *lalangue*.²

¹ J. Lacan, Séminaire *Encore*, Paris, Seuil, p. 127.

² Ibid.

Lacan part du constat que le langage est premier par rapport à l'inconscient, les signifiants pour le sujet lui viennent de l'Autre et il entre au monde dans un bain de langage. Les formations de l'inconscient mises à jour par Freud montrent une structure que Lacan a identifiée à la structure du langage.

Par ailleurs, dès le plus jeune âge, l'enfant est capable d'utiliser des constructions grammaticales compliquées. « Il est très surprenant, dit Lacan dans les "Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines", de voir comment un enfant manipule très tôt des choses aussi notablement grammaticales que l'usage des mots « peut-être » ou « pas encore ». Bien sûr l'a-t-il entendu, mais qu'il en comprenne le sens est quelque chose qui mérite toute notre attention. ³ ».

En référence à Freud et son observation de la construction des formations de l'inconscient, Lacan fait une analogie entre inconscient et langage et plus tard entre inconscient et *lalangue*. Cette langue dans laquelle l'enfant baigne dès sa naissance, affecte son corps. Ce n'est pas une langue de la communication mais une langue des affects.

A partir du séminaire XX, c'est à dire après plus de vingt ans d'enseignement, Lacan formulera que la finalité du langage ce n'est pas la communication mais la jouissance. Et que le seul appareil de la jouissance c'est le langage.

Dans la société le langage est un moyen qui permet de communiquer, il sert à l'éducation, la culture, les échanges économiques. Mais le langage ne communique rien quand il s'agit des affects. Les affects pour l'être parlant lui sont très souvent énigmatiques. Dans l'analyse on peut les aborder par les effets de *lalangue*. Ce que l'analyse a montré c'est que *lalangue* a un effet sur le corps qui parasite le corps. Plutôt que de donner des exemples cliniques je vous propose de regarder dans la littérature comment certains auteurs ont très bien su exprimer la façon dont pour le petit enfant *lalangue* a un effet d'affect.

Le langage élucubration de savoir sur lalangue

On a un aperçu de ce qu'est la jouissance de *lalangue* avant la lecture et l'écriture dans un témoignage de M. Leiris dans le chapitre intitulé « ...reusement ! » de *Biffures*. Dans ce livre Leiris évoque des souvenirs à différentes époques de sa vie, le souvenir décrit dans ce chapitre renvoie à un moment où il était encore un tout petit enfant et jouait avec des soldats de plomb, l'un d'eux tombe par terre et ne se casse pas, le petit Michel heureux de le constater s'exclame « ... reusement! ». « Il n'était pas cassé, et vive fut ma joie. Ce que j'exprimais en m'écriant : ... Reusement ⁴ ». Un adulte lui fait remarquer qu'on ne dit pas « ... reusement » mais « heureusement ».

« L'observation coupa court à ma joie ou plutôt – me laissant un bref instant interloqué – eut tôt fait de remplacer la joie, dont ma pensée avait été d'abord tout entière occupée, par un sentiment curieux dont c'est à peine si je parviens, aujourd'hui, à percer l'étrangeté. Ce mot, employé par moi jusqu'alors sans nulle conscience de son sens réel, comme une interjection pure, se rattache à "heureux" et, par la vertu magique d'un pareil rapprochement, il se trouve inséré soudain dans toute une séquence de significations précises⁵ ».

³ J. Lacan, *Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines*. Scilicet n° 6/7, 1975, pp. 42-45.

⁴ M. Leiris, *Biffures*, Gallimard 1948, renouvelé 1975, p. 11.

⁵ Ibid., p. 11-12.

Si cet effet d'affect est directement lisible et accessible chez le petit enfant, l'accès au savoir et à la culture recouvre par ses élaborations sur le langage ce lien entre le sujet et sa langue, la façon dont il en est affecté. Pour le jeune Leiris cette interjection « ..reusement » se rattache à « heureux », et dans le passage de « ...reusement » à « heureusement », quelque chose est perdu qui est de l'ordre de la jouissance.

D'une façon générale on peut dire que chacun a sa propre langue, la langue que lui ont parlé ses parents et grands parents et dans laquelle résonnent des affects, des émotions, de la jouissance qui, comme on l'a vu pour Leiris, correspond à ce que Lacan appelle le sens joui de *lalangue*.

Cette langue, *lalangue*, qui n'est pas du côté du sens mais de la jouissance est aussi assujettie à l'équivoque. J'ai trouvé dans la littérature plusieurs exemples donnés par des auteurs qui ont le talent de nous faire sentir la jouissance dans la langue maternelle avant le stade de la lecture et de l'écriture. Comme le rappelle souvent Lacan on ne parle jamais mieux d'une langue que dans une autre langue et les auteurs bilingues savent faire passer mieux que d'autres ce sens joui de *lalangue*.

André Makine, d'origine russe, sait très bien la décrire cette langue assujettie à l'équivoque, et nous faire saisir la magie des mots qu'elle permet dans un roman qui s'intitule *Le testament français*. La langue française est pour l'auteur sa « langue grand-maternelle ». Quand l'auteur était en vacances l'été chez sa grand-mère, sur le balcon qui dominait les steppes de Russie, celle-ci, d'origine française, déplaçait chaque soir un vieux journal rapporté de France dans lequel était indiqué le menu du banquet en l'honneur du Tsar Nicolas II lors de sa visite à Cherbourg. La grand-mère lisait le menu à haute voix : « Potage... Cassolettes Pompadour, truite de la Loire braisée au sauternes... Cailles de vigne à la Lucullus... Bartavelles et ortolans truffés rôtis... » c'étaient pour le jeune Makine des « formules cabalistiques ».

Après avoir passé une année scolaire à lire et étudier l'histoire de France et avoir compris le sens des mots, ils avaient perdu leur magie : « La nuit, avant de me rendormir, je me rappelais avoir enfin appris le sens de la formule énigmatique dans le menu du banquet en l'honneur du Tsar : “bartavelles et ortolans truffés rôtis”. Oui, je savais à présent qu'il s'agissait du gibier très apprécié des gourmets. Un plat délicat, savoureux, rare, mais rien de plus. J'avais beau répéter comme autrefois : “Bartavelles et ortolans”, la magie qui remplissait mes poumons du vent salé de Cherbourg était caduque.⁶ »

Ce faisant Makine nous décrit ce qu'est *lalangue* et ce qu'elle devient quand elle est « dématernalisée », pour employer les termes de Lacan dans la postface au Séminaire XI, ce qu'elle contenait de jouissance est perdu avec l'approche scientifique du savoir.

Makine décrit plus loin comment un lapsus lui révèle qu'il parle une langue étrangère.

« Ce jour là, alors que je posais une question à Charlotte, ma langue fourcha. Je dus tomber sur l'un de ces couples de mots, un couple trompeur, comme il y en a beaucoup en français. Oui, c'étaient des jumeaux du genre “percepteur - précepteur”, ou “décerner - discerner”. De tels duos perfides, aussi risqués que ce “luxe - luxure”, provoquaient autrefois, par mes maladresses verbales, quelques moqueries de ma sœur et des corrections discrètes de Charlotte... Mais la rupture était là. Enfant je me confondais avec la matière sonore de la langue de Charlotte⁷. »

⁶ A. Makine, *Le testament français*, Mercure de France, 1995, p. 174.

⁷ Ibid., p. 270.

Cette matière sonore dont parle Makine on peut la rapprocher de ce que Lacan appelle le « sens joui de *lalangue* ». Dans *lalangue* il y a de la jouissance, jouissance de la langue mais aussi joui-sens que Lacan écrit aussi ouï du verbe ouïr. Un sens joui, singulier, particulier à chacun, différent du sens commun.

Dans le séminaire *Encore* Lacan nous rappelle que *lalangue* qu'il désigne comme maternelle sert à tout autre chose qu'à la communication, il y a une autre finalité, nous indique Lacan, dans *lalangue*, c'est la jouissance ; « c'est ce que l'expérience de l'inconscient nous a montré en tant qu'il est fait de *lalangue* ». Le petit passage du livre de Makine cité plus haut nous donne un aperçu de ce que peut être la jouissance de *lalangue* avant la lecture et l'écriture, quand la langue est destratifiée, quand son et sens sont confondus, il y a une musique dans la langue qui a un effet de jouissance pour le jeune Makine.

Il y a quelque chose de général, de logique dans le langage qu'il n'y a pas dans *lalangue*. Pour terminer cette série d'exemples qui mettent bien en valeur la distinction entre *lalangue* et le langage et la façon dont la société procède à une dématernalisation de *lalangue*, je citerai ce Witz de Freud que vous connaissez probablement.

« Le médecin auquel on a demandé d'assister madame la baronne lorsqu'elle va accoucher, déclare que le moment n'est pas venu et propose au baron d'attendre en faisant une partie de cartes dans la pièce voisine. Au bout d'un certain temps, une plainte de madame la baronne en français parvient aux oreilles des deux hommes : "Ah mon Dieu, que je souffre !" L'époux bondit de son siège, mais le médecin lui fait signe de rester assis : "Ce n'est rien, dit-il, continuons à jouer". Peu après on entend de nouveau la parturiente crier, cette fois en allemand : "Mein Gott, mein Gott was für Schmerzen ! (Mon Dieu, mon Dieu, que je souffre !) – Vous ne voulez pas entrer voir, monsieur le professeur ?" demande le Baron. "Non, non, le moment n'est pas encore venu." Enfin de la chambre d'à côté, s'échappe une incontestable plainte en yiddish : "Ai, waih, waih !" Alors le médecin jette ses cartes et dit : "c'est le moment."

Le commentaire de Freud est le suivant : « Montrer comment la douleur permet à la nature originelle de percer à travers toutes les strates déposées par l'éducation et comment on peut légitimement faire dépendre une décision importante d'une manifestation en apparence insignifiante, voilà ce que ce bon mot d'esprit réussit à faire, en prenant comme exemple la transformation progressive des plaintes émises par une dame distinguée au cours de son accouchement⁸».

Je trouve cet exemple très parlant pour illustrer la distinction entre le langage et *lalangue*. La conclusion de Freud montrant que ce n'est qu'une fois débarrassé de toutes les couches de la culture et de l'éducation que l'on peut dire des choses importantes me fait penser au travail de l'analyse qui permet que se produise un dire qui fasse rupture dans la répétition des dits. Cet exemple nous aide à mieux saisir ce qui conduit Lacan à montrer que le savoir énoncé est différent de celui contenu dans *lalangue*. « Si l'on peut dire que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est bien en ceci que les effets de *lalangue*, déjà là comme savoir, vont bien au-delà de tout ce que l'être qui parle est susceptible d'énoncer⁹. »

« Il n'y a pas de métalangage »

⁸ S. Freud, *Le mot d'esprit et son rapport à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988.

⁹ J. Lacan, *Séminaire Encore*, p. 127, op. cit.

Lacan s'est appuyé sur les avancées des linguistes du début du XXème siècle qui se sont démarqués de ceux de la théorie classique pour qui il y aurait une correspondance entre connotation et dénotation. Cette théorie a été par la suite qualifiée de théorie naïve. Aux thèses développées par Jakobson sur la structure du langage, fait des deux axes métaphore et métonymie, Lacan a ajouté la notion de sujet. Avec sa définition du signifiant qui représente un sujet pour un autre signifiant, sujet et langage ne peuvent pas être dissociés. Il faut d'abord qu'il y ait du signifiant pour qu'il y ait du sujet. Lacan a démontré par ailleurs, en prenant exemple sur le jeu du fort-da en tant qu'il représente la présence ou l'absence de la mère, que ce qui n'est pas là le signifiant ne le désigne pas, il l'engendre or le sujet n'a d'existence que par le signifiant, il n'est pas là au départ.

Tous les développements de Lacan, concernant la structure du langage, le conduisent à la conclusion qu'« il n'y a pas de métalangage ». Il met en évidence que le fait qu'il n'y ait pas d'univers fermé du langage se déduit de sa structure même. Il y revient tout au long de son enseignement et bouscule ainsi les croyances selon lesquelles il y aurait une vérité absolue, un langage qui dise le vrai sur le vrai. Au contraire, les références aux linguistes du début du XXème siècle et les développements de Lacan sur le langage conduisent à montrer que la vérité se construit dans la progression de la phrase, elle ne s'énonce pas, elle se lit entre les lignes.

J'insiste sur le fait que la structure même du signifiant implique qu'il n'y ait pas de métalangage, ce qui fait la spécificité du signifiant c'est son ambiguïté, c'est qu'il est toujours différent de lui même. Il n'y aurait donc pas un signifiant dont la signification serait absolue, unique.

Lacan montre que l'expérience de l'inconscient, avec la théorie du refoulement, contredit l'idée qu'il puisse y avoir un métalangage.

Après avoir en 1956 tenté de parler de métalangage en attribuant cette fonction aux mathématiques¹⁰, Lacan revient sans cesse sur cette question tout au long de son enseignement.

En 1957 dans le séminaire V *Les formations de l'inconscient* il souligne que le terme de métalangage est en général employé de façon inadéquate car il ne peut pas y avoir un métalangage qui unirait à la fois exigences formelles et ambiguïté du langage, donc « il n'y a pas de métalangage au sens où cela voudrait dire par exemple une mathématisation complète du phénomène du langage¹¹ ». Dans le séminaire VIII *Le transfert* en 1961 Lacan revient sur la question du métalangage pour dire que « du fait du refoulement originaire, il y a une opacité du refoulé qui fait qu'il y aura toujours un inconnu, et qu'aucune parole n'aura le dernier mot sur le langage, ce qui justifie l'idée qu'il ne peut pas y avoir de métalangage.¹² »

En tant que l'Autre est lui même marqué par le signifiant, il n'y a pas de signifiant de l'Autre qui en dernière instance pourrait répondre à l'exigence formelle d'une mathématisation. Cette constatation, dit Lacan, nous « impose une renonciation à tout métalangage¹³ ». Le terme de renonciation employé par Lacan nous laisse penser que pour tout un chacun, et pour Lacan lui même, il y a, à un moment donné, cette illusion qu'un métalangage pourrait exister.

¹⁰ Sem III Leçon du 9 mai 1956

¹¹ Sem V Leçon du 27 novembre 1957

¹² Sem VIII 31 mai 1961

¹³ Sem IX 21 mars 1962

Un peu plus tard dans le séminaire XII *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* en 1964, à Bertrand Russell qui, dans son livre *Signification et vérité*, suppose une construction de plusieurs couches de métalangages qui nécessiterait à la base un langage primaire du nom de *langage-objet*, Lacan oppose le fait qu'il n'y a pas d'autre statut du langage que le langage commun et que de *langage-objet* on ne peut en donner aucun exemple. Car tout sujet dans son rapport à l'autre surgit du langage plutôt qu'il n'en use¹⁴.

Dans les séminaires suivants, Lacan revient encore sur la distinction entre langage et métalangage, jusqu'à la formule qu'il emploie dans le séminaire XVIII *D'un discours qui ne serait pas du semblant* en 1971, "il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il n'y a pas de vrai sur le vrai". Lacan souligne qu'il n'y a rien de plus vrai que de dire "je mens".¹⁵

Dans le séminaire XXV *Le moment de conclure*, Lacan revient une dernière fois sur son affirmation "il n'y a pas de métalangage" soulignant le paradoxe car, si il l'affirme, alors ce serait un métalangage. Mais il résout l'opposition langage/métalangage en disant que « on ne parle jamais d'une langue que dans une autre langue. Si j'ai dit qu'il n'y a pas de métalangage, c'est pour dire que le langage, ça n'existe pas. Il n'y a que des supports multiples du langage qui s'appellent "*lalangue*".¹⁶ »

Avec sa théorie des quatre discours Lacan a aussi montré que l'on ne peut parler d'un discours que à partir d'un autre discours. Le discours c'est ce qui dans l'ordre du langage fait lien social, la spécificité des discours c'est que pour chacun, selon l'écriture donnée par Lacan, les lettres changent de place mais il n'y a pas d'ordre dans les discours, il n'y a pas un discours supérieur aux autres.

Après ce tour d'horizon concernant les avancées de Lacan sur le métalangage, je fais l'hypothèse que, si dans l'histoire on a pu voir des maîtres, des colonisateurs, des dictateurs tenter d'imposer un langage unique, priver des sujets de leur langue pour imposer un pouvoir politique, il y a cependant des lois du langage que l'on ne peut pas ignorer. Il n'en reste pas moins que de vouloir imposer une langue comme idolâtrée, comme supérieure aux autres langues a un effet destructeur sur les populations concernées.

Si l'école procède à une dématernalisation de la langue, ce qu'elle enseigne à travers la lecture et l'écriture, c'est la langue officielle du pays, elle est en ce sens un vecteur dans une politique d'unification des langues.

Le maître impose sa langue, l'histoire nous en donne de nombreux exemples. En Algérie, à l'époque de la colonisation française, c'était celle du colonisateur et les effets de cette langue imposée se font sentir encore aujourd'hui.

Derrida résume ainsi son sentiment par rapport à la langue française : « Oui je n'ai qu'une langue, or ce n'est pas la mienne. » [...] « Car jamais je n'ai pu appeler le français, cette langue que je parle, "ma langue maternelle"¹⁷. »

La langue du colonisateur

Chez les peuples qui ont été colonisés le rapport à la langue, ou on peut dire la

¹⁴ Sem XII 2 dec 1964

¹⁵ Sem XVIII 13 jan 1971

¹⁶ Sem 25 Leçon du 15 nov 1977

¹⁷ Ibid., p. 15 et p. 61.

violence exercée sur la langue d'origine de ces peuples, a des conséquences sur le sujet en tant que tel comme peuvent en témoigner dans des essais philosophiques des auteurs qui ont subi cette atteinte à leur langue maternelle. Dans ces sociétés, à la diversité des langues s'oppose l'Un incarné par l'État, que les anciens des sociétés primitives avaient identifié au Mal, avec sa langue idolâtrée qui vient se substituer aux mythes, aux cultures, aux discours qui ont fait la tradition de ces peuples, annihilant ainsi toute possibilité de créativité de sa population.

« Dans quelle langue écrire ses mémoires dès lors qu'il n'y a pas de langue maternelle autorisée ? Comment dire un " je me rappelle " qui vaille quand il faut inventer et sa langue et son je, les inventer en même temps, par delà ce déferlement d'amnésie qu'a déchaîné le double interdit¹⁸? »

C'est ainsi que s'exprime Jacques Derrida qui dit n'avoir qu'une langue qui n'est pas la sienne. En Algérie, où il est né, l'arabe était enseigné à l'école comme langue étrangère facultative et les élèves étaient fortement dissuadés de s'inscrire à ces cours, le pourcentage des élèves de lycée qui choisissaient l'arabe avoisinait le zéro. Si la langue n'est pas une superstructure, le rapport à la langue est néanmoins politique comme le souligne Roland Barthes, en précisant que dans les pays arabes qui ont été colonisés, la langue est un problème d'État où s'investit tout le politique. On peut constater en effet que la langue imposée par les colonisateurs prive les peuples de leur mémoire comme s'en plaint Derrida, et aussi de leur histoire comme le font remarquer des auteurs créoles. Donnons leur au moins la parole là où la colère s'exprime dans un très beau texte *Eloge de la créolité* cosigné par Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant.

« Notre histoire, disent ils, (ou plus exactement nos histoires) est naufragée de l'Histoire coloniale [...] Et l'histoire de la colonisation que nous avons prise pour la notre a aggravé notre déperdition, notre autodénigrement, favorisé l'extériorité, nourri la dérade du présent [...] Si bien que notre histoire, ou nos histoires, n'est pas directement accessible aux historiens. Leur méthodologie ne leur donne accès qu'à la Chronique coloniale¹⁹. »

S'il n'y a pas de sujet hors du langage comment concevoir un sujet privé de sa langue, ces auteurs issus d'un pays colonisé en témoignent. « Quand on interdit l'accès à une langue, on n'interdit aucune chose, aucun geste, aucun acte. On interdit l'accès au dire, voilà tout, à un certain dire, dit Jacques Derrida. Mais c'est là justement l'interdit fondamental, l'interdiction absolue, l'interdiction de la diction et du dire²⁰. »

Et il dit un peu plus loin : « je n'avais pas de langue pour le grief, ce mot que j'aime à entendre maintenant en anglais où il signifie davantage la plainte sans accusation, la souffrance et le deuil.²¹ » Pas de langue donc pour dire sa souffrance, le monolinguisme de l'autre, du maître, du colonisateur prive le sujet d'une langue dans laquelle peuvent s'exprimer ses affects.

Le Un et le multiple

Ce qu'impose ce monolinguisme c'est le Un de la langue contre la diversité des langues, c'est imposer une langue comme idéale et brimer toute possibilité de créativité, de poésie, d'expression des émotions. Comme le disent très bien Bernabé, Chamoiseau et Confiant: «chaque fois qu'une mère croyant favoriser l'acquisition de la langue française, a

¹⁸ Ibid. p. 57.

¹⁹ J. Bernabé, P. Chamoiseau et R. Confiant, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard 1990, p. 36.

²⁰ J. Derrida, op. cit., p. 58.

²¹ Ibid., p. 60.

refoulé le créole dans la gorge d'un enfant, cela n'a été en fait qu'un coup porté à l'imagination de ce dernier, qu'un envoi en déportation de sa créativité. Les instituteurs de la grande époque de la francisation ont été les négriers de notre élan artistique²².» Mais la langue créole, si elle a été brimée, combattue s'est maintenue dans sa diversité : « la créolité est une annihilation de la fausse universalité, du monolinguisme et de la pureté. Se trouve en créolité ce qui s'harmonise au Divers... Car le principe même de notre identité est la complexité. Explorer notre créolité doit s'effectuer dans une pensée aussi complexe que la créolité elle-même²³. »

Cette langue, le français que par force il a fallu acquérir, le créole l'a habitée, l'a marquée de son sceau et en a bâti un langage qui lui aussi fut « traqué par les kapos culturels comme profanation de l'idole » qu'était devenue la langue française. Comment dans ces conditions subjectiver son mode d'expression, s'exprimer dans cette langue idolâtrée c'est exprimer des sentiments qui ne sont pas les siens.

L'unité du pouvoir s'incarne dans la société à travers les institutions, les discours, l'information, l'enseignement par l'intermédiaire de la langue, la langue du pouvoir est Une : « sur la terre des hommes aujourd'hui, certains doivent céder à l'homo-hégémonie des langues dominantes, ils doivent apprendre la langue des maîtres, du capital et des machines, ils doivent prendre leur idiome pour survivre ou pour vivre mieux.²⁴ »

Mais cette langue que le maître veut imposer, elle ne lui appartient pas il croit qu'elle est la sienne : « il veut la faire partager par la force ou par la ruse, il veut y faire croire, comme au miracle, par la rhétorique, l'école ou l'armée²⁵. »

Or, cette langue Une nul ne peut se l'approprier, une langue pour être subjectivée doit être diverse, multiple pour se prêter à la poétique, à la créativité. Il y a une violence dans la langue qui, a vouloir s'imposer au détriment des autres langues anéantit les mythes, les traditions, les cultures c'est-à-dire tout moyen d'expression. Parler sa langue c'est résister à cette violence à ce Un du pouvoir. C'est ce que revendiquent les écrivains que nous avons déjà cités.

« Le créole, notre langue première à nous Antillais, Guyanais, Mascarins, est le véhicule originel de notre moi profond, de notre inconscient collectif, de notre génie populaire, cette langue demeure la rivière de créolité alluviale. Avec elle nous rêvons. Avec elle nous résistons et nous acceptons. Elle est nos pleurs, nos cris, nos exultations...l'absence de considération pour la langue créole n'a pas été un simple silence de bouche mais une amputation culturelle²⁶. »

Une langue existe et peut être subjectivée grâce à sa diversité, la pluralité des sens, l'équivoque dans la langue et non par son universalité. Une langue qui se veut universelle, « idolâtrée » ne peut pas être subjectivée. La langue est faite du « dépôt, l'alluvion, la pétrification qui s'en marque du maniement par un groupe de son expérience inconsciente » nous rappelle Lacan dans la « Troisième ». Contre tout totalitarisme, contre la tentation de l'unification de la langue qui fige la culture, arrête la dynamique constante dans laquelle s'affirment les identités, s'exprime la créativité, les auteurs créoles témoignent du fait que la

²² J. Bernabé, P. Chamoiseau et R. Confiant, op. cit., p. 43.

²³ Ibid., p. 28.

²⁴ J. Derrida, op. cit., p. 56.

²⁵ Ibid., p. 45.

²⁶ Ibid., p. 36.

créolité ne pourra « subsister que dans la diversité ».

Ces auteurs expriment bien ce qu'a démontré Lacan dans *la Logique du fantasme* à savoir que dans l'univers du langage il n'y a rien qui contienne tout. Lacan se réfère à la théorie des ensembles en montrant qu'il n'y a d'intérêt à faire fonctionner un ensemble que s'il existe un autre ensemble qui puisse se définir par la définition de certains x dans le premier. Cette référence lui permet d'illustrer ce qu'il en est pour l'ensemble des signifiants. «Le propre de l'ensemble des signifiants, dit-il, comporte ceci de nécessaire, si nous admettons que le signifiant ne saurait se signifier lui-même, qu'il y a quelque chose qui n'appartient pas à cet ensemble. Il n'est pas possible de réduire le langage simplement en raison de ceci que le langage ne saurait constituer un ensemble fermé ; autrement dit qu'il n'y a pas d'univers du langage²⁷.»

La psychanalyse met en évidence ce que nous font sentir ces auteurs, qui ont eu à subir l'occupation coloniale, leur témoignage montre à quel point on ne peut pas considérer la question de la langue en ignorant le sujet et son existence. Tout langage de pouvoir, tout langage totalitaire qui veut s'imposer comme langue majeure, langue «idolâtrée» niant toutes les autres langues ou dialectes, nie du même coup tout sujet. Exister en tant que sujet, ce qu'on leur a refusé en refusant l'accès à leur langue, telle est la véritable revendication de Derrida et des auteurs créoles qui l'expriment avec beaucoup de force.

Envers et contre tout discours totalitaire, résistant au Un de l'universel et de la standardisation « le monde va en état de créolité » disent Bernabé, Chamoiseau et Confiant. «Dessous la croûte universelle totalitaire, précisent ils, le Divers s'est maintenu en petits peuples, en petites langues, en petites cultures. Le monde standardisé grouille contradictoirement dans le Divers.» Malgré toutes les tentatives d'imposer une langue unique, unifiant toutes les langues, la langue maternelle demeure dans la diversité des langues.

Pour le sujet, tel que Lacan le définit, constitué par le langage et divisé comme sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation qui tient compte de l'inconscient, désir et loi sont étroitement liés. Un premier signifiant le Nom du Père représente l'interdit, la loi du père, il se substitue au désir de la mère. Cette première substitution représente la métaphore paternelle qui va permettre à l'enfant de se séparer du désir de la mère et désirer d'autres objets, ainsi son désir va se déplacer métonymiquement d'objets en objets. De même dans le langage on retrouve la structure métonymique du désir et la structure métaphorique de la loi. Tous les développements de Lacan tendent à montrer que dans le langage le sens est donné par ces articulations signifiantes et non par la signifiante des signifiants. Ce qui veut dire qu'il ne peut pas y avoir d'univers fermé du langage porteur d'une vérité unique. Si tout sujet, comme sujet de l'inconscient est soumis à ces lois du langage, toute tentative de subvertir la langue est à terme vouée à l'échec. Les linguistes qui ont observé les discours totalitaires pendant la période du nazisme ont mis en évidence l'appauvrissement de la langue et la volonté de faire comme si dénotation et connotation pouvaient avoir une correspondance, cela revient à ignorer les lois propres au langage.

Selon la théorie de Lacan la seule signification qui se signifie elle-même c'est la loi du père et la première métaphore, la métaphore du Nom-du-Père. D'où l'hypothèse que le signifiant ne peut jamais se signifier lui-même, qu'il n'y a pas d'univers fermé du langage, pas de métalangage. Si Lacan se réfère à la linguistique ce n'est pas à la manière des

²⁷ J. Lacan, « La logique du fantasme », séminaire inédit, séance du 11 novembre 1966.

linguistes desquels il se démarque. Il se sert de la linguistique pour montrer la nature métaphorique du langage et y introduire la notion de sujet. Cette approche permet de poser comme axiome principal qu'il ne peut pas y avoir de métalangage, pas de référent détenteur d'un seul sens. Dans le langage toute désignation ne peut être que métaphorique et se fait par l'intermédiaire d'un autre discours.

Vouloir imposer une langue comme seule langue légitime c'est nier toute notion de sujet. Pour observer ces phénomènes l'étude du langage nazi, et la transformation très méthodique de la langue à des fins politiques, dans un projet dont le but ultime est l'extermination « totale » d'un peuple, est un exemple extrême qui nous renseigne sur les liens entre le sujet et sa langue et sur les effets des transformations exercées sur la langue dans un régime totalitaire.

Les effets du nazisme sur la langue allemande

Victor Klemperer, un linguiste Allemand, a observé au jour le jour pendant 12 ans, de 1933 à 1945 les effets du nazisme sur la langue allemande. A partir de ces observations, dont il a fait son journal pendant toutes ces années, il a écrit un livre qui s'intitule *LTI La langue du IIIème Reich*. Dans ce livre il nous fait remarquer l'influence du romantisme allemand sur le nazisme. En particulier à partir des idées développées au XIXème siècle par Gobineau, dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Victor Klemperer fait remarquer que ce sont des travaux de philologues au XIXème siècle, basés sur le lien entre peuple et langue, qui ont permis un glissement progressif de langue à race. Il constate que « la construction de l'homme aryen prend racine dans la philologie et non dans les sciences naturelles²⁸. »

La langue du Troisième Reich est une « langue misérable », nous dit Victor Klemperer, elle est volontairement pauvre, elle devient la langue du peuple et s'empare de tous les domaines de la vie privée et publique, faite de clichés. « On veille, avec une tyrannie organisée dans ses moindres détails, à ce que la doctrine du national-socialisme demeure en tout point, et donc aussi dans sa langue, non falsifiée.²⁹ »

Et la victoire de la langue se mesure au fait qu'elle était parlée par tous aussi bien dans les textes écrits que dans ce qui était dit, même par ceux qui en étaient les victimes. Certaines expressions devenues courantes étaient employées par les juifs eux même qui disaient par exemple « les allemands » pour parler des non juifs. Le ministre de la propagande pouvait seul décider de ce qui était la langue autorisée, la Chambre de publication du Reich et l'ensemble de la presse devaient diffuser le message nazi qu'on allait lire dans tous les journaux. L'« État total » pouvait légitimer la parole du Führer : « En cet instant, j'étais responsable du destin du peuple allemand, et je suis devenu par là juge suprême [oberster Gerichtsherr, le plus haut seigneur de justice] du peuple allemand³⁰. »

Il y a ici ce que Giorgio Agamben appelle le paradoxe de la souveraineté, où l'ordre juridique reconnaît au souverain le pouvoir de proclamer l'état d'exception. Le paradoxe peut se formuler ainsi : « La loi est en dehors d'elle-même ». « Moi, le souverain, qui suis dehors de la loi, je déclare qu'il n'y a pas de hors loi³¹ ». Ainsi ce qui ne peut être inclus dans la loi est inclus sous la forme de l'exception, seul le souverain peut décider des frontières

²⁸ V. Klemperer, *LTI La langue du III e Reich*, Paris, Albin Michel, p. 182.

²⁹ V. Klemperer, op. cit., p. 46.

³⁰ Cité par J.-P. Faye dans *Le langage meurtrier*, p. 190.

³¹ G. Agamben, *Homo sacer*, Paris, Le Seuil, 1997, p. 23.

entre le dehors et le dedans dans lequel des normes déterminées sont imposées. De même l'état d'exception déclare qu'il n'y a pas de hors langue, seule la langue du souverain a la puissance de signifier. Si du point de vue de la langue il y a toujours un écart entre le sens et la dénotation, entre le signifiant et le signifié : « la prétention de souveraineté du langage consistera alors dans la tentative de faire coïncider le sens avec la dénotation, d'établir entre eux un zone d'indistinction dans laquelle la langue demeure en rapport avec ses dénoté en les abandonnant, en se retirant d'eux dans une pure langue ("état d'exception" linguistique)³². »

On comprend alors à quoi tient la pauvreté du langage quand il n'y a plus la possibilité de la pluralité du signifié, où toute l'équivoque propre à la langue est annulée.

Les mots ont une valeur donnée, par exemple avant le Troisième Reich personne n'aurait eu l'idée d'employer le terme « fanatique » d'une façon positive. Mais : « le national-socialisme étant fondé sur le fanatisme et pratiquant par tous les moyens l'éducation au fanatisme, "fanatique" a été durant toute l'ère du Troisième Reich un adjectif marquant, au superlatif, une reconnaissance officielle. Il signifie une surenchère par rapport aux concepts de témérité, de dévouement et d'opiniâtreté, ou, plus exactement, une énonciation globale qui amalgame glorieusement toutes ces vertus³³. » On retrouve cette énonciation dans les discours où tout devait être « harangue, sommation, galvanisation³⁴ »

Aussi comme le fait remarquer Victor Klemperer la langue du Troisième Reich LTI (Lingua Tertii Imperii) ne fait pas de différence entre langue écrite et orale, tout est discours, entre les articles de la presse et les discours politiques, sachant que seule la presse officielle a le droit de citer, il n'y a pas de différence stylistique, tout pouvait être déclamé. C'est un style obligatoire pour tout le monde : « ce que quelqu'un veut délibérément dissimuler, aux autres ou à soi même, dit Klemperer, et aussi ce qu'il porte en lui inconsciemment, la langue le met au jour. Tel est sans doute aussi le sens de la sentence : le style c'est l'homme ; les déclarations d'un homme auront beau être mensongères, le style de son langage met son être à nu. [...] Livres, journaux, courrier administratif et formulaires d'un service – tout nageait dans la même sauce brune, et par cette homogénéité absolue de la langue écrite s'expliquait aussi l'uniformité de la parole.³⁵ »

Et comme le fait remarquer Jean-Pierre Faye : « Ce sont les chaînes de l'énonciation, tissées dans le circuit général de l'idéologie, qui ont constitué le lieu où, d'avance, les actes de mort étaient possibles, justifiés, réalisés.³⁶ »

Peut on reconnaître ici ce qui fait la « souveraineté du discours », si la « souveraineté du langage » tend à faire coïncider le sens et la dénotation ? On peut observer que ce qui habituellement fait la refente du sujet (sujet de l'énoncé / sujet de l'énonciation) se trouve ici confondu, ou pourrait on dire masqué, ce qui revient à faire comme si il n'y avait pas de sujet de l'inconscient. Dans le discours hitlérien, dire et dit apparaissent comme une seule et même chose, tous deux réunis dans une mise en scène générale comme le décrit Victor Klemperer, ce qui revient à transformer la langue pour donner aux discours diffusés dans les médias une signification univoque contrôlée par le ministre de la propagande. Dans ces

³² Ibid., p. 33.

³³ V. Klemperer, op. cit., p. 90.

³⁴ Ibid., p. 47.

³⁵ Ibid., p. 33-34.

³⁶ J.-P. Faye, *Le langage meurtrier*, p. 9.

conditions, le discours n'est plus qu'une voix, un impératif. C'est dans et par le langage que les ordres de mort ont pu être donnés. Ainsi, pour devenir un instrument de domination la langue est pervertie.

Cependant, on a beau vouloir pervertir la langue, la langue maternelle demeure, c'est ce dont témoigne Hannah Arendt dans un entretien télévisé avec Günter Gaus, diffusé sur la seconde chaîne de télévision allemande le 28 octobre 1964.

« J'aimerais vous demander, dit Günter Gaus, si l'Allemagne pré-hitlérienne telle qu'elle n'existera plus jamais, vous manque. Lorsque vous venez en Europe, avez-vous conscience de ce qui demeure et, corrélativement de ce qui est irrémédiablement perdu ? »

Hannah Arendt répond : « L'Europe pré-hitlérienne ? Je ne peux pas dire que je n'en ai aucune nostalgie. Ce qui en est resté ? Il en est resté la langue. »

Günter Gaus : « Et cela a beaucoup d'importance pour vous ? »

Hannah Arendt : « Enormément. J'ai toujours refusé, consciemment, de perdre ma langue maternelle. J'ai toujours maintenu une certaine distance tant vis-à-vis du français que je parlais très bien autrefois, que vis-à-vis de l'anglais que j'écris maintenant. [...] Il y a une différence incroyable entre la langue maternelle et toute autre langue. [...] En allemand, je me permets des choses que je ne me serais jamais permises en anglais. [...] La langue allemande c'est en tout cas l'essentiel de ce qui est demeuré et que j'ai conservé de façon consciente. [...] Je me disais : que faire ? Ce n'est tout de même pas la langue allemande qui est devenue folle ! Et en second lieu : rien ne peut remplacer la langue maternelle.³⁷ »

À partir de l'analyse de Klemperer on constate que dans le discours hitlérien dire et dit apparaissent comme une seule et même chose. Si dans la société civile nul n'est sensé ignorer la loi, comme psychanalystes ce ne sont pas les mêmes lois qui nous guident et nous ne pouvons ignorer la nature de la structure de l'inconscient après la découverte de Freud et l'insistance de Lacan à montrer le fonctionnement de la structure du langage dans l'inconscient.

La définition de l'inconscient qui se réfère à la structure du langage, s'accompagne chez Lacan d'un refus absolu de considérer qu'il puisse y avoir une supériorité d'une langue sur une autre ou une domination par les langues. L'approche du langage dans la psychanalyse qui introduit la notion de l'inconscient, nous permet de saisir que, si le pouvoir politique utilise la langue comme instrument de domination, il y a malgré tout quelque chose qui résiste dans la langue, et laisse la possibilité d'une indépendance par rapport au pouvoir. On voit ici l'importance de l'approche linguistique, en quoi la conception que l'on peut avoir de la structure du langage est déterminante pour aborder les rapports de pouvoir et les rapports sociaux.

Patricia Dahan

Liège, mars 2013

³⁷ H. Arendt, *La tradition cachée*, Christian Bourgeois Éditeur, 1987.